



Brontë
Wuthering Heights
et autres romans

1847-1848

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE DOMINIQUE JEAN,
AVEC LA COLLABORATION DE MICHEL FUCHS
ET ANNIE REGOURD

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

BRONTË

Wuthering Heights

et autres romans,

1847-1848

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE DOMINIQUE JEAN,
AVEC LA COLLABORATION DE MICHEL FUCHS
ET ANNIE REGOURD

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 2002.

Un tel raccourci est nécessairement schématique, mais il n'est pas inutile pour replacer dans leur contexte quelques-unes des spécificités des Brontë qui peuvent expliquer pourquoi *Jane Eyre*, *Wuthering Heights* et *Agnes Grey*, publiés à deux mois d'intervalle, ont fait sensation. Il y a tout d'abord le cadre, ces régions du nord de l'Angleterre, éloignées de la capitale dans lesquelles la vie sociale, absente ou secondaire, cède la place à l'analyse du sentiment ou des passions de personnages non héroïques ; ensuite, la place accordée à des femmes ordinaires qui luttent pour être reconnues comme les égales des personnages masculins, ou tout simplement comme des êtres humains ; enfin, la stratégie énonciative qui efface l'auteur et son discours autoritaire. Dans le cas de *Wuthering Heights*, Emily parvient à ce résultat par la multiplicité des points de vue. Charlotte et Anne, qui exploitent systématiquement la technique de la pseudo-auto-biographie, le font avec une rare réussite : ces récits à la première personne mettent sous les yeux du lecteur le processus de constitution du sujet dans et par son discours. C'est l'acte d'énonciation même, le fait de dire « je », qui permet au sujet d'advenir. En l'occurrence, des sujets féminins qui prennent la parole, des femmes qui revendiquent, comme un droit inaliénable de l'être humain, d'être reconnues comme des sujets indépendants et refusent de se voir ignorer, ou même humilier, et de se soumettre à la volonté de ceux qui s'estiment leurs supérieurs naturels par le seul fait de leur sexe ou de leur position sociale. Le cri de révolte de Jane enfant, son besoin d'être aimée pour ce qu'elle est, puis, l'analyse à laquelle elle se livre, une fois adulte, pour résoudre le conflit intérieur (qui la mine) entre la satisfaction de son désir amoureux et son intransigeance morale, qui est au principe même de son être, font de *Jane Eyre* un des premiers romans modernes. Certes, il reste des invraisemblances dans ce récit réaliste psychologique ; ce ne sont que des scories héritées des récits de jeunesse, comme le secret de l'épouse folle emprisonnée dans les combles, l'appel du héros, que Jane « entend » alors qu'elle se trouve à plusieurs centaines de milles de l'endroit où il est lancé, la rencontre de cousins inconnus dans un lieu désert alors que l'héroïne semble condamnée à mourir, l'héritage inattendu, l'incendie destructeur qui permet aux amants de laisser leur passion s'embraser en toute légalité. Toutefois la fusion du romanesque et du réalisme n'est peut-être pas le moindre charme du roman, les éléments symboliques étant subtilement tressés dans une trame narrative rigoureuse.

Inversement, *Le Professeur* souffre non pas d'un excès de romanesque, mais de la difficulté qu'éprouve Charlotte à adop-

Emily Brontë

WUTHERING HEIGHTS

Traduction par Dominique Jean.

WUTHERING HEIGHTS

Roman

par Ellis Bell

CHAPITRE I

1801¹ — Je rentre à l'instant d'une visite à mon propriétaire, le seul voisin dont j'aurai à m'inquiéter. Ce pays est assurément magnifique ! Je ne crois pas que, dans toute l'Angleterre, j'aurais pu arrêter mon choix sur un lieu aussi complètement à l'écart de l'agitation du monde. Un véritable paradis de misanthrope... Et Mr. Heathcliff et moi sommes si bien faits pour nous partager ce désert ! Un gaillard merveilleux ! Il était loin d'imaginer la sympathie que j'éprouvai pour lui quand je vis son regard sombre s'abriter derrière ses sourcils avec tant de suspicion à l'approche de mon cheval, et ses doigts se réfugier avec une détermination jalouse plus profondément sous son gilet quand je declinai mon identité.

« Mr. Heathcliff ? »

Pour toute réponse, un signe de la tête.

« Mr. Lockwood, votre nouveau locataire. Je me fais un honneur de me présenter le plus vite possible après mon arrivée pour vous exprimer l'espoir de ne point vous avoir importuné par mon insistance à solliciter l'occupation de Thrushcross Grange. J'ai, hier, entendu dire que vous aviez envisagé...

— Monsieur, Thrushcross Grange m'appartient », dit-il avec une crispation douloureuse, sans me laisser finir. « Je ne permettrais à personne de m'importuner, si je pouvais l'en empêcher... Entrez ! »

Il prononça cet « entrez », qui signifiait clairement « allez au diable ! », sans desserrer les dents. Même la grille, au-dessus de laquelle il se pencha, ne manifesta pas le moindre

mouvement en accord avec cet impératif, et je pense que ce fut ce qui me décida à accepter son invitation. J'éprouvai de l'intérêt pour un homme qui semblait pousser son excès de réserve encore plus loin que moi.

Quand il vit que le poitrail de mon cheval pesait vraiment sur la grille, il daigna sortir la main de son gilet pour retirer la chaîne puis, l'air maussade, il me précéda sur la chaussée pavée et lança en entrant dans la cour : « Joseph, occupez-vous du cheval de Mr. Lockwood et montez du vin. »

« J'imagine que nous avons là tout le personnel domestique de l'établissement. » Telle fut la réflexion que m'inspira cette injonction composite. « Rien d'étonnant à ce que l'herbe pousse dans les fentes du pavage ; quant aux haies, il n'y a que les animaux pour les tailler. »

Joseph était âgé. Que dis-je ? C'était un vieil homme, peut-être même très vieux, quoique solide et vigoureux.

« Que le Seigneur nous vienne en aide ! » bougonna-t-il, mécontent, tout en prenant mon cheval et en me dévisageant d'un air si acariâtre que j'imaginai par charité qu'il devait avoir besoin d'assistance divine pour digérer son repas et que sa pieuse exclamation n'avait rien à voir avec mon arrivée inopinée.

Wuthering Heights, tel est le nom de la demeure de Mr. Heathcliff, *wuthering* étant un régionalisme expressif qu'on emploie par ici pour décrire le tumulte de l'atmosphère auquel sa situation l'expose quand se déchaîne la tempête. Ce n'est d'ailleurs pas l'air pur et vivifiant qui doit manquer là-haut, quelle que soit la saison, et la façon dont, à l'extrémité de la maison, quelques sapins rabougris ont été exagérément couchés atteste la violence du vent du nord qui balaye la crête, tout comme un fourré d'aubépines squelettiques qui se tournent toutes dans la même direction, comme si elles imploraient l'aumône d'un peu de soleil. Heureusement, l'architecte de cette maison a pensé à la bâtir solidement : les étroites fenêtres s'enfoncent profondément dans le mur et de grosses pierres en saillie en défendent les angles.

Avant de franchir le seuil, je m'arrêtai pour admirer quantités de grotesques sculptés à profusion dans les pierres de la façade, tout particulièrement autour de la porte d'entrée au-dessus de laquelle, dans un fouillis de griffons rongés et d'enfçons impudiques, je déchiffrai une date, « 1500 », et un nom, « Hareton Earnshaw ». J'aurais volontiers avancé quelques commentaires et insisté auprès du propriétaire

revêche pour obtenir un bref historique des lieux, mais la façon dont il se tenait à la porte semblait me presser d'entrer sans tergiverser, ou de disparaître une bonne fois pour toutes, et je ne souhaitais nullement l'exaspérer davantage avant d'avoir inspecté le *sanctus sanctorum*².

Une seule marche suffit à nous mener dans la pièce commune, sans le moindre vestibule ou couloir préliminaire. C'est ce qu'on appelle ici « la demeure³ » par excellence. Elle fait généralement office de cuisine et de salle, mais je pense qu'à Wuthering Heights la cuisine est obligée de se réfugier dans d'autres quartiers, car je distinguai un vacarme de voix et un fracas d'ustensiles culinaires provenant des profondeurs de la maison et je n'observai pas, dans la colossale cheminée, le moindre signe qu'elle servît jamais à faire rôtir, bouillir ou cuire quoi que ce fût, pas plus que, sur les murs, la luisance de casseroles en cuivre et de passoires en fer-blanc. Il est vrai que, à l'une des extrémités de la pièce, l'éclat et la chaleur du foyer se réverbéraient sur des alignements d'immenses plats d'étain, que ponctuaient çà et là cruches et chopes d'argent, empilés en rangs superposés sur un vaste buffet de chêne qui s'élevait jusqu'au toit. Ce dernier n'ayant jamais été plafonné, l'intégralité de son anatomie s'offrait à un œil curieux, sauf là où il se trouvait masqué par un châssis de bois chargé de galettes d'avoine et par des cuisses de bœuf, des gigots et des jambons, qui pendaient en grappes. Diverses vieilles pétoires à l'aspect inquiétant, ainsi qu'une paire de pistolets d'arçon, étaient accrochées sur le manteau de la cheminée tandis que trois boîtes de fer-blanc peintes de couleurs criardes en décoraient le dessus. Le sol était en pierre blanche et lisse ; les sièges à haut dossier, d'une conception rudimentaire, peints en vert ; deux ou trois chaises, noires et massives, étaient tapies dans l'ombre. Dans une niche pratiquée dans le bas du buffet, reposait une colossale chienne d'arrêt à la robe lie-de-vin, entourée d'un peuple de chiots jappeurs tandis que d'autres chiens hantaient d'autres renforcements.

Il n'y aurait rien eu là d'extraordinaire si cette pièce et son mobilier avaient appartenu à un brave fermier du Nord, à l'expression butée, aux jambes solides, mises en valeur par une culotte attachée au-dessus du genou et une paire de guêtres. Pour peu que l'on choisisse l'heure propice, après dîner, le moindre circuit de cinq ou six milles dans ces collines offre le spectacle d'un tel personnage, carré

dans son fauteuil, une chope de bière mousseuse posée devant lui sur un guéridon. Mais Mr. Heathcliff forme un contraste singulier avec sa demeure et son mode de vie. Sa peau foncée lui donne l'allure d'un romanichel, son vêtement et ses manières celle d'un gentleman, enfin tout autant que maint propriétaire terrien⁴ ; il est relativement négligé dans son vêtement, peut-être, mais sans que son laisser-aller vestimentaire lui donne mauvais genre parce qu'il se tient droit, a belle prestance et l'air plutôt renfermé. Certains pourraient d'ailleurs voir là une certaine forme de morgue tenant à une mauvaise éducation. Quelque chose en moi compatit et me dit que ce n'est pas cela. Je sais d'instinct que sa réserve tient à son aversion pour la manifestation ostensible du sentiment, pour les expressions de bonté mutuelle. Il tient à cacher ses sentiments, amour ou haine, et ne peut s'empêcher de considérer comme une forme d'impertinence qu'on l'aime ou le hâisse en retour... Non, je me laisse emporter... Je lui attribue trop généreusement mes propres sentiments. Mr. Heathcliff peut avoir des motivations diamétralement opposées aux miennes pour refuser sa main à qui voudrait faire sa connaissance. Espérons que ma constitution est pour ainsi dire unique en son genre ; ma mère bien-aimée disait que jamais je ne fonderais un foyer heureux et, pas plus tard que l'été dernier, je m'en suis montré parfaitement indigne.

Alors que je goûtais les charmes d'un mois de beau temps au bord de la mer, je me retrouvai par hasard en compagnie d'une divine créature, qui me parut tout à fait fascinante tant qu'elle ne s'aperçut pas de ma présence. Jamais « je n'avouai mon amour⁵ » en paroles. Pourtant, s'il existe un langage des yeux, la dernière des sottises aurait pu deviner que j'étais fou d'amour. Elle me comprit enfin et exprima du regard, le plus doux des regards qu'on pût imaginer, la réciprocité de ses sentiments. Que fis-je alors ? Je l'avoue à ma grande honte, je me recroquevillai frileusement en moi-même tel un colimaçon et à chaque nouveau regard me retirai davantage au plus froid et au plus profond de ma coquille, jusqu'à ce que la malheureuse innocente en vint à douter de ses sens et, morte de confusion devant sa faute supposée, persuada sa mère de décamper.

Ce curieux tour de caractère m'a valu une réputation de cruauté délibérée. Ô combien imméritée ! Je suis le seul à le pouvoir mesurer.

Je pris place à l'angle du foyer opposé à celui vers lequel se dirigea mon hôte et meublai un silence en essayant de caresser la représentante maternelle de la gent canine, qui, ayant abandonné sa tâche nourricière, m'avait sournoisement suivi avec une avidité de louve et, babines retroussées, salivait en s'apprêtant à planter ses crocs blancs dans mes mollets.

Mes caresses provoquèrent un grognement guttural prolongé.

« Feriez mieux de laisser la chienne tranquille », gronda à l'unisson Mr. Heathcliff qui d'un coup de pied mit un terme à des manifestations plus féroces. « Pas l'habitude qu'on la gâte... Pas nourrie pour le plaisir. »

Puis, se dirigeant à grandes enjambées vers une porte latérale, il appela à nouveau : « Joseph ! »

Joseph marmonna indistinctement dans les profondeurs de la cave, mais comme rien n'indiquait qu'il allait remonter, son maître s'y lança à sa recherche, me laissant seul avec la chienne mal disposée et deux bergers à poil long qui partagèrent avec elle la tâche de surveiller jalousement chacun de mes mouvements.

Peu désireux de faire la connaissance de leurs crocs, je ne bougeai pas, mais, pensant qu'ils ne comprendraient sans doute pas les insultes muettes, j'eus la mauvaise idée de me laisser aller au plaisir d'adresser à ce trio diverses grimaces ; or, quelque chose dans le tour de ma physionomie irrita si bien madame mère qu'elle se mit soudain en fureur et bondit sur mes genoux. Je la repoussai et me hâtai de mettre la table entre nous. Cette manœuvre réveilla toute la meute. Une demi-douzaine de ces démoniaques quadrupèdes, de taille et d'âge variés, surgirent de tanières occultes et se ruèrent au centre de la pièce. Je sentis que mes talons et les basques de mon habit étaient les cibles favorites de leurs assauts. Repoussant tant bien que mal les principaux combattants à coups de tisonnier, je fus contraint de lancer un bruyant appel pour qu'un des habitants de la maison vînt m'aider à rétablir l'ordre.

Mr. Heathcliff et son domestique gravirent les degrés de l'escalier de la cave avec un flegme exaspérant. Je ne pense pas qu'ils aient un tant soit peu forcé leur allure, alors que près de la cheminée on assistait à une véritable tourmente d'aboiements et de coups de crocs.

Fort heureusement, une des occupantes de la cuisine fit

preuve de plus de célérité. Une solide gaillarde, le bas de sa robe fiché dans la ceinture, les bras nus, les joues en feu, s'élança parmi nous, brandissant une poêle à frire, et se servit de cette arme et de sa langue avec une telle dextérité que la tempête retomba comme par miracle et qu'elle se trouvait seule, sa poitrine se soulevant comme la houle après un coup de vent, quand son maître apparut sur la scène.

« Que diable se passe-t-il donc ? » demanda-t-il en me dévisageant d'une façon qu'il me fut difficile de supporter après ce traitement inhospitalier.

« Du diable en effet si je le sais ! grommelai-je, et les pourceux possédés du démon⁶ ne pouvaient être habités d'un esprit plus malin que ces animaux qui vous appartiennent, monsieur. Vous pourriez tout aussi bien laisser un étranger en compagnie d'une portée de tigres.

— Ils ne s'en prennent jamais à ceux qui ne touchent à rien », remarqua-t-il en posant la bouteille devant moi et en remettant la table à sa place. « Les chiens ont raison d'avoir l'œil. Un verre de vin ? »

— Non, merci.

— Pas mordu, au moins ?

— Si je l'avais été, j'aurais laissé ma marque sur celui qui m'aurait mordu. »

La physionomie de Heathcliff se détendit et il esquissa un sourire.

« Allons, allons, dit-il, vous vous êtes affolé, Mr. Lockwood. Tenez, buvez une gorgée de vin. On a si peu de visiteurs par ici que mes chiens et moi, je l'admets bien volontiers, ne savons guère comment les accueillir. À votre santé, monsieur ! »

Je saluai et lui retournai son toast, commençant à me rendre compte qu'il serait ridicule de rester à boudier à cause du déchaînement d'une meute de corniauds. D'ailleurs, je répugnai à donner au gaillard de nouvelles raisons de se distraire à mes dépens puisque c'était ainsi qu'il prenait la chose.

Quant à lui — sans doute animé d'un sentiment de prudence en songeant à la folie qu'il y aurait à offenser un bon locataire —, il s'assouplit très légèrement, abandonnant son style laconique et son habitude de faire l'économie des pronoms et des auxiliaires verbaux et lança un sujet qu'il pensait devoir m'intéresser, discourant sur les avantages et les inconvénients de la retraite que j'occupais.

Je le trouvai très intelligent sur les différents points abordés et je fus si encouragé qu'avant de repartir je suggérai de renouveler ma visite le lendemain.

De toute évidence il ne désirait aucunement voir mon intrusion se répéter. Mais j'y retournerai nonobstant. Il est étonnant de constater combien je me sens sociable quand je me compare à lui.

CHAPITRE II

Hier après-midi vit l'arrivée de la brume et du froid. J'étais presque décidé à passer la journée au coin du feu dans mon cabinet de travail au lieu d'aller patauger dans le brouillard de la lande pour me rendre à Wuthering Heights.

Cependant, en remontant après le dîner (je dîne, je le rappelle, entre midi et 1 heure ; la femme de charge, brave personne louée avec la maison comme une sorte de meuble humain, s'est montrée incapable ou peu désireuse de comprendre mon exigence d'être servi à 5 heures¹), comme je gravissais les degrés dans cette paresseuse intention et pénétrais dans la pièce, j'aperçus la petite bonne à genoux, au beau milieu de balais et de seaux à charbon, qui soulevait une poussière infernale en éteignant les flammes sous des monceaux de cendres froides. Ce spectacle me fit reculer sur-le-champ. Je pris mon chapeau et, après une course de quatre milles, arrivai à la clôture du jardin de Heathcliff juste à temps pour échapper aux premiers flocons duvetés d'une bourrasque de neige.

Sur cette crête exposée et désolée, le sol était durci par le gel et le vent me faisait trembler de tous mes membres. Incapable de détacher la chaîne, je franchis la grille d'un bond et m'élançai sur la chaussée pavée que borde une rangée discontinue de groseilliers à maquereau et frappai en vain pour me faire ouvrir jusqu'au moment où j'eus les phalanges en feu et où les chiens se mirent à hurler.

« Misérables hôtes de ces lieux, m'exclamai-je à part moi, vous méritez d'être à jamais tenus à l'écart de vos semblables, brutes inhospitalières que vous êtes. Même moi, je ne barricadera pas ma porte dans la journée... Tant pis... Je parviendrai à entrer ! »

Ayant pris ce parti, j'empoignai la clenche que j'agitai violemment. Joseph à l'aigre figure passa la tête à une fenêtre ronde de la grange.

« C'est quoi donc qu' vous v'lez ? hurla-t-il. L' maître, l' est au parc à moutons. Faites-y le tour par l' bout d' la grange si c'est à lui que vous v'lez causer.

— N'y a-t-il donc personne dans la maison pour ouvrir la porte ? » criai-je en guise de réponse.

« Jusse la patronne et c'est point elle qui va ouvrir même si vous continuez vot' raffut horrib' jusqu'à c' que la nuit elle soye tombée.

— Pourquoi donc ? Ne pouvez-vous lui dire qui je suis, Joseph ?

— Pas moué ! J' vas pas me mêler de ça », murmura la tête qui disparut.

La neige qui tombait serrée commençait à être chassée par le vent. Je saisisais la poignée pour faire une nouvelle tentative, quand un jeune homme sans veste, une fourche sur l'épaule, apparut dans la cour de derrière. Il me cria de le suivre et, après avoir traversé une buanderie et un passage pavé abritant une réserve de charbon, une pompe et une cage à pigeons, nous finîmes par atteindre la grande pièce, chaude et gaie où on m'avait déjà fait entrer.

Un immense feu de charbon, de tourbe et de bois l'emplissait d'une lumière délicieuse et, près de la table, sur laquelle était servi un copieux repas, j'eus le plaisir de voir la « patronne », être dont je n'avais jusque-là pas soupçonné l'existence.

Je saluai et attendis, pensant qu'elle me prierait de m'asseoir. Elle me regarda, se carrant dans son fauteuil, mais ne fit pas un geste, ne dit pas un mot.

« Sale temps ! remarquai-je. Je crains, Mrs. Heathcliff, que la porte² ne garde la trace des conséquences du manque de prévenance de vos domestiques. J'ai eu bien du mal à me faire entendre ! »

Elle ne desserra pas les dents. Je la dévisageai. Elle me dévisagea aussi. Ou, du moins, elle ne me quitta pas des yeux, fixant sur moi un regard glacial et indifférent, particulièrement gênant et désagréable.

« Asseyez-vous », dit le jeune homme d'un ton bourru. « I' va pas tarder. »

J'obtempérai, toussotai et appelai cette vaurienne de Junon qui daigna, en cette deuxième rencontre, remuer

imperceptiblement le bout de sa queue pour exprimer qu'elle acceptait de me reconnaître.

« Le bel animal ! » dis-je, tentant une nouvelle ouverture. « Avez-vous l'intention de vous séparer des chiots, madame ? »

— Ils ne sont pas à moi », dit l'aimable hôtesse sur un ton encore plus hostile que celui qu'on aurait pu attendre de Heathcliff.

« Ah ! c'est là que se trouvent vos animaux favoris ! » continuai-je en désignant un coussin sombre couvert de quelque chose qui faisait penser à des chats.

« Drôles de favoris », dit-elle d'un ton plein de mépris.

Il s'agissait malheureusement d'un tas de lapins morts... Je toussotai une fois de plus et me rapprochai du foyer, renouvelant mes commentaires sur le temps et la perturbation des éléments.

« Vous n'auriez pas dû sortir », dit-elle en se levant pour prendre, sur le dessus de la cheminée, deux des boîtes de fer-blanc peintes.

Jusque-là, elle ne s'était pas trouvée dans la lumière ; je distinguai maintenant l'ensemble de sa personne et son visage. Elle était mince et manifestement à peine sortie de l'adolescence : des formes admirables et le petit minois le plus exquis que j'eusse jamais eu le plaisir de contempler. Des traits fins, extrêmement purs ; des boucles de lin ou, plus exactement, des boucles d'or qui retombaient mollement sur son cou délicat ; et des yeux... Si leur expression avait été agréable, ils auraient été irrésistibles... Fort heureusement pour mon cœur trop sensible, le seul sentiment qu'ils exprimaient était un mélange de mépris et d'une sorte de désespoir, qu'il semblait étonnamment contre nature de trouver là.

Les boîtes de fer-blanc étaient presque hors de sa portée ; j'esquissai un geste pour venir à son secours ; elle se retourna vers moi comme le pourrait faire un avaré qu'on voudrait aider à compter son or.

« Je n'ai pas besoin de votre aide, lança-t-elle sèchement. Je peux les atteindre toute seule.

— Je vous prie de m'excuser, répondis-je aussitôt.

— Vous a-t-on invité pour le thé ? » demanda-t-elle tout en nouant un tablier pour protéger sa stricte robe noire, retenant sa main au moment de verser une cuiller de thé dans la théière.

« Je serai heureux d'en prendre une tasse, répondis-je.

— Vous a-t-on invité ? répéta-t-elle.

— Non, dis-je, esquissant un sourire. Mais vous êtes celle qui peut le faire. »

Elle laissa retomber le thé dans la boîte ainsi que la cuiller, puis se rassit l'air boudeur, le front plissé, avec une moue de sa lèvre inférieure écarlate, comme un enfant au bord des larmes.

Pendant ce temps le jeune homme s'était couvert le haut du corps d'un vêtement franchement fatigué et, se redressant de toute sa hauteur devant la flambée, il me toisa du coin de l'œil, exactement comme si quelque vengeance inassouvie nous opposait dans une lutte sans merci. Je commençai à me demander si c'était vraiment un domestique ; sa tenue et sa façon de parler étaient toutes deux empreintes de grossièreté, totalement dépourvues de cette supériorité qu'on pouvait observer chez Mr. et Mrs. Heathcliff ; les lourdes boucles châtains de sa tignasse hirsute ne faisaient l'objet d'aucun soin ; ses favoris envahissants lui donnaient l'air d'une brute, et il avait des mains noires de journalier ; pourtant il avait l'allure dégagée, presque hautaine, et il n'y avait rien de la diligence d'un domestique dans la façon dont il traitait la maîtresse de maison.

En l'absence d'indices probants quant à sa condition, je jugeai préférable de m'abstenir de remarquer son étrange conduite et, cinq minutes plus tard, l'entrée de Heathcliff contribua, dans une certaine mesure, à me tirer de mon inconfortable situation.

« Vous voyez, monsieur, je suis venu conformément à ma promesse ! » m'exclamai-je, adoptant un ton enjoué, « et je crains que les éléments ne me retiennent ici une demi-heure si vous pouvez m'offrir un refuge pendant ce laps de temps.

— Une demi-heure ? » dit-il en secouant les flocons blancs de son vêtement. « Je ne comprends pas comment vous êtes allé choisir le gros d'une tempête de neige pour vous aventurer dehors. Savez-vous que vous risquez de vous perdre dans les marécages ? Il n'est pas rare que, par des nuits comme celle-ci, des gens connaissant bien ces landes ne retrouvent pas leur chemin, et je peux vous assurer qu'il n'y a aucun espoir de changement pour l'instant.

— Peut-être trouverai-je un guide parmi vos jeunes domestiques. Il pourrait passer la nuit à la Grange... Pourriez-vous m'en céder un ?

— Non, certainement pas.

— Ah, bon ! Eh bien, en ce cas il faudra que je me fie à ma sagacité personnelle.

— Hum !

— Est-ce que vous allez le faire, c' thé ? » demanda l'homme au vêtement fatigué, son regard furibond me fuyant pour s'attacher sur la jeune personne.

« Et lui, je lui en sers ? » demanda-t-elle, s'adressant à Heathcliff.

« Allez, faites le thé », telle fut la réponse lancée si méchamment que je sursautai. Le ton sur lequel ces mots avaient été prononcés révélait une nature vraiment mauvaise. Je n'étais plus disposé à qualifier Heathcliff de gaillard merveilleux.

Une fois les préparatifs achevés, il m'invita d'un :

« Allez, monsieur, approchez votre chaise ! » Et nous nous plaçâmes tous, y compris le jeune rustre, autour de la table et un austère silence s'installa tandis que nous attaquions notre repas.

Je me dis que, si j'avais été la cause de ce nuage, il m'incombait de faire un effort pour le dissiper. Ils ne pouvaient pas être tous les jours aussi taciturnes et sinistres, et il était impossible, si acariâtres qu'ils fussent, que ce froncement de sourcils universel qu'ils arboraient fût leur physionomie habituelle.

« Il est curieux », commençai-je entre l'instant où j'eus fini d'avalier une tasse de thé et celui où on m'en servit une deuxième, « il est curieux de voir à quel point nos goûts et nos idées sont le fruit de l'habitude ; bien des gens ne sauraient imaginer que l'on puisse trouver le bonheur dans une vie d'exil aussi coupée du monde que celle que vous menez, Mr. Heathcliff, et pourtant je me risquerai à affirmer que, entouré des vôtres et avec votre aimable compagne comme ange tutélaire pour régner sur votre foyer et votre cœur...

— Mon aimable compagne ! » dit-il, m'interrompant, le visage déformé par un rictus presque diabolique. « Où la voyez-vous... cette aimable compagne ?

— Je veux dire Mrs. Heathcliff, votre femme.

— Oui, eh bien... Ah ! vous suggérez que son esprit joue le rôle d'ange gardien et veille sur les destinées de *Wuthering Heights* malgré la disparition de son enveloppe charnelle. C'est bien cela ? »

Me rendant compte de mon impair, je tentai de le corri-

ger. J'aurais dû voir que la trop grande différence d'âge entre les deux parties rendait improbable qu'ils fussent mari et femme. L'un avait atteint la quarantaine, âge de vigueur mentale auquel les hommes se bercent rarement de l'illusion que les tendrons les épousent par amour ; ce rêve est réservé à notre consolation à l'heure du déclin. L'autre paraissait avoir à peine dix-sept ans.

Ce fut alors qu'une idée me vint à l'esprit... « Ce rustre à mon côté, qui boit son thé dans un bol et déchire son pain avec des mains qu'il n'a pas même lavées, est peut-être son mari. Heathcliff fils, bien sûr. Voilà ce qui arrive quand on est enterré vivant ; elle s'est donnée à ce rustre, uniquement parce qu'elle ne savait pas qu'il existait des êtres supérieurs ! Quelle misère... Je dois veiller à ce que ma présence ne lui fasse pas regretter son choix. »

Cette dernière réflexion peut sembler prétentieuse ; elle ne l'était pas. Mon voisin me paraissait à la limite du répugnant. Je savais, d'expérience, que j'étais passablement séduisant.

« Mrs. Heathcliff est ma belle-fille », dit Heathcliff, corroborant mes conjectures. Tout en parlant, il lui adressa un regard singulier, un regard de haine à moins que son visage ne soit doté d'un système musculaire particulièrement détraqué qui refuse, contrairement à ce qui se passe pour tout un chacun, d'interpréter le langage de son âme.

« Ah ! bien sûr... Maintenant je vois. C'est vous qui êtes le possesseur fortuné de cette fée bienfaisante », dis-je en me tournant vers mon voisin.

Ce fut pire qu'avant. Le jeune homme devint écarlate et serra le poing, donnant tous les signes de vouloir m'agresser. Mais il sembla se ressaisir rapidement et éteignit l'orage en grommelant à mon adresse un juron grossier que je pris pourtant soin de ne pas remarquer.

« Malheureux dans vos suppositions, monsieur ! remarqua mon hôte ; nous n'avons pas plus l'un que l'autre le privilège d'être le possesseur de votre bonne fée ; son mari est mort. J'ai dit que c'était ma belle-fille, elle doit donc avoir épousé mon fils.

— Et ce jeune homme est...

— Certainement pas mon fils ! »

Heathcliff sourit à nouveau, comme si c'était une plaisanterie vraiment trop osée que lui attribuer la paternité de cet ours.

NOTICES ET NOTES

Emily Brontë

WUTHERING HEIGHTS

| | |
|-----------------------------|------|
| <i>Notice</i> | 1227 |
| <i>Note sur le texte</i> | 1240 |
| <i>Note bibliographique</i> | 1243 |
| <i>Notes</i> | 1245 |

Appendice

Charlotte Brontë: Préface à la nouvelle édition de
« Wuthering Heights »

| | |
|--------------|------|
| <i>Notes</i> | 1264 |
|--------------|------|

Anne Brontë

AGNES GREY

| | |
|-----------------------------|------|
| <i>Notice</i> | 1264 |
| <i>Note sur le texte</i> | 1271 |
| <i>Note bibliographique</i> | 1271 |
| <i>Notes</i> | 1272 |

Appendice

Charlotte Brontë: Notice biographique sur Ellis et
Acton Bell

| | |
|--------------|------|
| <i>Notes</i> | 1287 |
|--------------|------|

Charlotte Brontë

LE PROFESSEUR

| | |
|-----------------------------|------|
| <i>Notice</i> | 1288 |
| <i>Note sur le texte</i> | 1296 |
| <i>Note bibliographique</i> | 1296 |
| <i>Notes</i> | 1297 |

Anne Brontë

LA LOCATAIRE DE WILDFELL HALL

| | |
|-----------------------------|------|
| <i>Notice</i> | 1313 |
| <i>Note sur le texte</i> | 1324 |
| <i>Note bibliographique</i> | 1326 |
| <i>Notes</i> | 1326 |

Ce volume contient :

EMILY BRONTË
WUTHERING HEIGHTS
(HURLEVENT)

ANNE BRONTË
AGNES GREY

CHARLOTTE BRONTË
LE PROFESSEUR

ANNE BRONTË
**LA LOCATAIRE DE
WILDFELL HALL**

Appendices

Introduction

Chronologie

Note sur la présente édition

Notices et notes